

Étudier Taiwan. Ontologie d'un laboratoire-conservatoire

Stéphane Corcuff

Des études taiwanaises existent sans aucun doute en France en tant qu'elles portent sur un objet d'investigation bien délimité, qu'elles nomment un corpus de savoir académique aux contours précis, qu'elles sont conduites par une population de chercheurs spécialisés qui se reconnaissent, par-delà leurs différences méthodologiques et disciplinaires, dans une aire culturelle nommée Taiwan, et qu'elles sont portées par la présence d'une structure organisée de recherches sur le champ qu'elles prétendent délimiter. Au-delà de ce simple constat, on peut vouloir nommer ces études taiwanaises en une *-logie* qui ressortit au langage professionnel et qui propose un débat sur l'existence d'une possible discipline. Il n'est pas certain, pourtant, qu'à ce point des choses, on puisse, ni qu'on ne puisse pas, qu'on doive ni qu'on ne doive pas, instituer les études taiwanaises en une taiwanologie, en allant au-delà d'une nécessaire réflexion épistémologique et de l'organisation formelle du réseau de chercheurs. Le premier objectif de cette contribution est donc de poser avant tout la question de l'ontologie des études taiwanaises, sans chercher à trancher le débat.

Sous-jacente à cette interrogation sur le nom est sans doute la question des liens entre ce corpus de savoir sur Taiwan, son objet et ses méthodes, et la sinologie continentale. Car, si cette dernière ne se posait pas, ne pourrait-on pas se contenter, tout simplement, d'appeler notre production de cette expression neutre, les « études taiwanaises » ? Certaines réflexions, interprétations ou sensibilités (nous sommes souvent dans l'ordre du subtil, du sensible, et pas seulement de la réflexion épistémologique) qui traversent notre travail et nos réseaux de chercheurs sur Taiwan peuvent conduire à considérer que la question d'une taiwanologie ne doit

pas être sujette à la réflexion sur les liens de cette dernière avec la sinologie continentale, et qu'édifier les études taiwanaises en taiwanologie vise simplement à consacrer l'existence d'un objet et d'un champ particulier, qu'il conviendrait d'étudier avec des méthodes spécifiques. D'autres courants peuvent rappeler, ce que nous ferons également ici aussi, les liens qui connectent les deux champs, pour proposer des éléments de réflexion sur ce que veut dire « étudier Taiwan »¹.

La question n'est ainsi pas seulement épistémologique ; à proprement parler, elle porte la réflexion sur l'ontologie des études taiwanaises, c'est-à-dire sur l'existence même de l'objet dont on parle et sur ses conditions d'être. Ainsi essaierai-je de mettre en lumière les différentes dimensions de réflexion impliquées par la question de départ, plutôt que de postuler l'existence ou la non-existence d'une taiwanologie ; de proposer une réflexion non pas épistémologique (sur les méthodes, en particulier), mais plutôt sur l'ontologie de notre objet ; de commencer, par ce moyen, d'examiner les liens entre les études chinoises et les études taiwanaises et d'isoler des éléments de compréhension de ce qu'elles peuvent s'apporter l'une à l'autre ; et, enfin, de proposer un paradigme qui soit une clé de lecture de l'intérêt d'étudier Taiwan, ou encore une clé de compréhension du

¹ Je commençais à l'instant en constatant que des « études taiwanaises » existent : en tant que corpus de savoir académique – la *littérature* existante ; en tant que sujet en investigation – l'*objet* étudié, dont l'irréremédiable insularité favorise l'identification et la spécification identitaire ; en tant que population de chercheurs spécialisés – c'est la dimension *humaine* et démographique de la recherche ; et en tant que structure organisée de recherche – la dimension institutionnelle : les structures, les budgets, les programmes, les colloques etc. Mais s'arrêter là serait oublier la dimension de la méthode, et c'est peut-être par cette dernière que l'on pourrait le mieux poser la question de l'existence ou non d'une « taiwanologie » en tant que discipline spécifique, s'il s'avère ou non que les méthodes d'investigation de cet objet sont irréductiblement spécifiques, au-delà du partage des règles de base d'une investigation scientifique. Mais cette question semble distincte de celle des liens entre études taiwanaises et chinoises, qui nous préoccupe ici. En d'autres termes, si l'on établissait une telle spécificité des méthodes propres à l'investigation du terrain taiwanais, et qu'on pouvait en conséquence parler d'une « taiwanologie », cela ne justifierait pas pour autant, me semble-t-il, de nier la nature plurielle des liens que l'étude de Taiwan peut entretenir avec l'étude de la Chine. Comme nous le verrons, tout dépend en fait des sujets abordés.

sens, s'il y en a un, de Taiwan en termes intellectuels sur la longue durée. Je terminerai par une réflexion sur une possible spécificité française dans les études taiwanaises.

Les liens avec la Chine

La question de ces liens se pose déjà dans l'onomastique du terme même de notre objet, Taiwan. Si son nom pluriel (alias Formosa) est déjà en soi source de réflexion, son origine, qu'on pense toujours comme étant chinoise, reste néanmoins une croyance ancrée dans les esprits ; déjà, pourtant, le doute survient. Le terme Taiwan 臺灣 est la sinisation d'un toponyme local employé par la nation autochtone siraya pour désigner le lieu où les Hollandais s'établirent en 1624 et quelques marchands chinois avant eux. Le terme chinois n'a, en soi, pas de sens. Insiste-t-on pour le traduire qu'on dira qu'il signifie mot à mot « baie en terrasse », ce qui est absurde, car l'on commet une erreur de type essentialiste, en oubliant l'historicité d'un terme construit, phonétiquement traduit, importé. Quant aux termes originaires de Chine pour désigner Formose avant cette période, on sait qu'ils ont beaucoup varié, depuis la possible (mais loin d'être certaine) première mention de l'île dans la *Chronique des Trois Royaumes*, *Sanguo zhi* 三國志². Cette origine énonce d'emblée un héritage culturel pluriel de l'île, dont la restitution est l'un des objets de notre travail.

Néanmoins, Formose est bien entrée dans l'histoire des peuples dominant la société internationale et ses valeurs à la fin du xvi^e siècle : les Européens, l'Occident, et, surtout, la Chine. Quoique l'intégration de Taiwan en 1684 dans l'empire Qing, quarante ans après celle de la Chine

² Souvent cité comme le plus ancien dans l'historiographie chinoise qui mentionnerait Taiwan, il concerne l'année 230, au début de la période des Trois Royaumes (220-265) qui suivit le morcellement de l'empire des Han. Le troisième de ces royaumes fut fondé par Sun Quan 孫權 en 222, homme du Jiangnan, qui envoya en février 230 une expédition dans les mers à la recherche de deux territoires mystérieux, Yizhou 夷州 et Tanzhou 亶州. C'est en tous cas ce que dit un très bref passage de la *Chronique des Trois Royaumes*, rédigée à la fin du iii^e siècle par Chen Shou 陳壽 (233-297), sous la dynastie des Jin. L'historiographie chinoise sur Taiwan n'hésite pas à y voir la preuve d'une première expédition chinoise vers Taiwan, quoique rien ne puisse permettre de le confirmer scientifiquement.

des dix-huit provinces, se soit faite par une décision hésitante de Kangxi, et qu'elle fût tardive dans l'histoire longue du pays, elle allait cependant profondément bouleverser la culture insulaire durant deux siècles de domination mandchoue (1684-1895) et un peuplement chinois discontinu mais numériquement important à partir de 1620. Aussi, nous devons faire ici le constat d'un lien matriciel entre études chinoises et études de Taiwan : l'héritage chinois de Taiwan est trop important pour qu'on puisse nier ce lien. Les débats à conduire devraient porter plutôt sur la nature de ces liens, les moments dans lesquels ils s'incarnent, les types de regards qu'ils peuvent produire sur l'objet Taiwan et sur les études taiwanaises, plutôt que sur leur caractère imprescriptible (position chinoise) ou, au contraire, sans effet (position de certains indépendantistes taiwanais).

Ces liens sont évidents dans nombre de domaines. Quiconque travaille sur la période contemporaine, qu'on fait actuellement démarquer à 1945 – la défaite japonaise et la prise de contrôle du régime nationaliste chinois sur l'île –, ne peut faire l'économie de comprendre et de connaître l'histoire continentale de la République avant 1949, les liens complexes qui unissent et opposent les deux régimes nationaliste et communiste, les partis et les personnalités politiques en compétition. Qu'on étudie la géopolitique contemporaine de Taiwan, et l'on ne pourra se passer de voir ce qui se passe en République populaire de Chine. Quant à celles et ceux qui étudient les processus identitaires contemporains, ils peuvent avoir à effectuer, selon leurs angles d'approches, des références régulières à la Chine : qu'il s'agisse des affects et représentations que nourrissent les jeunes générations chinoise et taiwanaise à l'égard de la mémoire de la République de Chine sur le Continent, et notamment la perception du Japon (Samia Ferhat), des questions d'identification nationale (l'une des dimensions de notre travail), de la façon dont la Chine tente d'influencer le débat identitaire, des sentiments complexes que les Taiwanais dits « de souche » ont pour la Chine, voire la façon dont les populations aborigènes peuvent mettre ensemble tous « les hans » : au loin, les Chinois de Chine, et, sur Taiwan, ces Taiwanais d'ascendance chinoise qui, depuis quatre siècles, ont créé une société sinisée sur leur territoire et au détriment de leurs cultures (Scott Simon), ou encore des inscriptions épitaphiques qui rappellent les origines continentales (Yoann Goudin). Quant à l'histoire, l'évidence s'impose plus encore pour

ceux et celles qui étudient ou ont étudié la construction du regard chinois sur Taiwan (une autre dimension de notre travail) ou sur les autochtones (Chantal Zheng), la construction de la gouvernance Qing entre 1684 et 1895, l'approvisionnement en grains taiwanais de la Chine mandchoue méridionale, et une infinité d'autres sujets historiques encore, sur lesquels la Chine a marqué profondément et laisse de nombreuses archives. Il n'est pas jusqu'à l'anthropologie de la société taiwanaise, populations autochtones exceptées, qui, selon les sujets, ne soit pas, elle non plus, concernée par cette matrice culturelle chinoise. Les processions religieuses, par exemple, qui pour beaucoup sont un phénomène propre à la localité taiwanaise (Fiorella Allio tente de construire le concept de *localitas* pour en rendre compte), peuvent pour certaines être étudiées dans leur rapport au continent, comme, par exemple, les visites à Taiwan de statues de Mazu 媽祖 en provenance de la province du Fujian.

La langue, bien entendu, est un facteur de lien, quoi que Bernard Shaw ait justement dit, de façon ironique, que les États-Unis et la Grande-Bretagne étaient « deux nations séparées par une langue commune ». À la différence des États-Unis se séparant de la Grande-Bretagne à la fin du XVIII^e siècle, et dont une partie de l'élite justifia pour ce faire l'invention d'un anglais américain, simplifié, adapté à la modernité et aux réalités de l'Amérique déjà multiculturelle³, Taiwan, par la simplification du chinois sur le continent, en 1954, et par le mouvement de renaissance culturelle chinoise (*Zhongguo wenhua fuxin yundong* 中華文化復興運動) lancé sur l'île par Chiang Kai-shek, hérita précisément du rôle inverse, celui de défenseur de la tradition. C'est ainsi qu'y a été conservée la langue de l'élite de la Chine telle qu'elle était au milieu du XX^e siècle, dont les linguistes et grammairiens de l'État nationaliste, à l'université normale de Taiwan, poursuivirent la codification et la rationalisation ; cette langue s'est cependant enrichie de mots nouveaux, puis taiwanisée sous l'influence de la langue locale vernaculaire issue du minnan du Fujian (la langue taiwanaise, *taiyu* 台語).

L'histoire, les sources et les archives, les traditions culturelles, l'actuel rapprochement entre les deux rives, et plus généralement ce que Steve Tsang a appelé « l'ombre de la Chine » sur Taiwan (autrement dit, la difficulté pour l'île de décider seule de son destin sans la force contraire de la République populaire), tout cela semble indiquer que l'étude de Taiwan n'a pas de raison

³ *The New Yorker*, 31 mai 2010, p. 77.

de se considérer comme sans lien avec la connaissance de la Chine. C'est d'ailleurs dans cette même perspective, que j'ai évoqué une première fois en 1995 le terme de taiwanologie, avec les mêmes précautions ⁴.

Les vrais débats se situent en fait ailleurs, où l'on verra la complexité, mais aussi l'intérêt intellectuel du débat que trois mises en perspective peuvent montrer : au sujet de cette matrice culturelle chinoise de Taiwan qu'on vient de mentionner ; au sujet du regard sur Taiwan induit par l'importance des archives chinoises ; enfin, au sujet du nombre de thèmes étudiés sur le terrain taiwanais qui n'ont pas grand lien, voire aucun lien, avec la réalité chinoise présente ou passée.

La matrice culturelle chinoise

Aux yeux du non-spécialiste, la société taiwanaise est aisément reconnue comme multiculturelle, du fait de la présence de populations autochtones non-chinoises dont la présence est infiniment plus ancienne que celle des Chinois. Mais le trait culturel dominant de Taiwan serait néanmoins, pour beaucoup, d'être sinon chinoise, du moins de culture chinoise, du fait de la faible importance numérique des autochtones, et de l'immense trace cultu-

⁴ « Proposons ce mot au monde sinologique français, pour pouvoir désormais nommer ce nouveau concept, et l'aider à devenir une réalité. Mais définissons tout de suite comme principe de travail et comme argument contre ceux qui seraient tentés d'y voir un refuge, une sinologie au rabais, qu'une taiwanologie ne peut naître et acquérir un statut que si elle multiplie les ponts avec la sinologie continentale, car un chercheur ignorant l'histoire de la République populaire de Chine (depuis 1949) ou de l'époque continentale de la République de Chine (1911-1949) ne comprendra jamais ce qu'est depuis 1949 la République de Chine à Taiwan », Stéphane Corcuff, *Asie-Extrême-Orient*, janvier-avril 1995, p. 4-5. Dans un échange de courriel de décembre 2009 au sujet de la présente communication, Gilles Guiheux indiquait quant à lui son sentiment sur ces liens : « On peut, en travaillant sur le terrain/territoire de Taiwan, participer pleinement à des débats qui animent les sciences sociales (la construction d'un État nation, la construction d'une identité nationale, la vie religieuse dans une société moderne, etc.). Ce qui n'empêche évidemment pas de s'interroger sur comment les études taiwanaises peuvent dialoguer/participer à des débats qui animent les spécialistes de la Chine (c'est évident lorsqu'il est question du politique). C'est pourquoi je trouve utile l'expression de Taiwan comme "laboratoire" pour les sciences sociales, expression que d'autres appliqueraient volontiers à la Chine continentale ».

relle laissée par la Chine. Ce fait est indéniable, mais l'important n'est pas là, et ce point de vue revient à essentialiser la culture chinoise, et la culture tout court : il ne voit plus en elle plus que le seul référent qui compte, en oublie que la pluralité existe au sein de cette culture d'origine chinoise elle-même en évolution, et ignore que sa localisation et son acclimatation à Taiwan, depuis des siècles, ont produit de nouvelles formes culturelles (dans les arts du spectacle, la musique, les religions populaires et même le domaine langagier). Ce qui compte en fait le plus, du point de vue de l'analyste, sont les dynamiques qui se développent dans ce laboratoire d'identités qu'est Taiwan, laboratoire dont la vivacité (et parfois la violence) est enrichie et contextualisée par une politique des identités aux résonances politiques et géopolitiques multiples.

Aussi, l'on peut dire que la culture chinoise est certes devenue, entre les ^{xvii}e et ^{xix}e siècles, la matrice culturelle principale de l'île, mais qu'elle n'est ni la première, ni la seule, ni la dernière. Outre les cultures aborigènes, Taiwan a connu, aux ^{xvii}e, ^{xix}e et ^{xx}e siècles (sans parler d'aujourd'hui) une situation – exceptionnelle étant donnée la jeunesse de cette société sinisée – d'exposition au monde extérieur à la Chine. Et surtout, les dynamiques propres aux phénomènes identitaires font que l'héritage, fût-il prégnant, n'empêche jamais les métamorphoses, les re-compositions, les hybridations, les évolutions des identités, par nature en construction régulière. Finalement, la sinité ou la sinitude de Taiwan est un facteur important, mais un facteur parmi plusieurs autres ; il ne faudrait ni la nier, ni y dissoudre la réalité taiwanaise propre.

Les archives chinoises

La plupart des archives disponibles sont en effet en langue chinoise ; plus précisément, les archives portant sur la plus longue période de l'histoire écrite de Taiwan (1684-1895) sont des archives de l'administration mandchoue, puis pour la période récente, elles ont été rédigées par une administration chinoise républicaine que la science politique a tout le droit de qualifier de coloniale (de 1945 aux années 1980). Il est inévitable que notre regard soit influencé par le regard de ceux qui écrivent ces archives – et l'on parle ici non point du regard personnel de tel ou tel rédacteur, administrateur, militaire, haut fonctionnaire, ou explorateur, mais plutôt du mode culturel et socialement partagé d'appréhension de la question et

de l'objet « Taiwan ». Ce regard est inscrit dans une vision du monde, légitime en soi, géographiquement compréhensible, mais qui reste une vision chinoise, continentale, impériale (aujourd'hui post-impériale). Si l'étude de Taiwan est donc bien liée aux études chinoises, n'oublions pas que nos lectures des textes chinois, notre lecture même en langue chinoise, langue qui nous a structuré durant nos études et par nos recherches, ne peut pas ne pas influencer profondément notre façon de percevoir l'objet décrit par ces sources ⁵.

Les thèmes des études taiwanaises

Enfin, rappelons que le travail que font de nombreux spécialistes de Taiwan, loin de Taipei et de ses ministères, peut n'avoir aucun lien direct avec la Chine. Qu'on étudie les langues aborigènes, ou la négociation par les autochtones de leurs droits culturels (l'autochtonie – l'indigénité – étudiée par Scott Simon), des processions religieuses propres à Taiwan qui ne font nullement référence à la Chine, (même si certains de leurs éléments matériels font partie en effet d'un héritage venu du Continent), la grammaire de la poterie indigène, l'expression d'une identité taiwanaise à travers le baseball (Jérôme Soldani), telle troupe de théâtre contemporain ou de joueurs de tambours dont l'origine se trouve au Japon, ou encore l'écologie et les risques industriels (Paul Jobin), il est clair que l'on peut se dispenser d'une formation de sinologue pour étudier son objet, appliquer ses méthodes. Le maniement du chinois comme simple outil semble alors suffisant ; dans bien des terrains, il faut même ajouter, ou y substituer, le dialecte minnan taiwanisé, autrement dit le taiwanais, ou la langue hakka, ou une langue des populations indigènes. Quels que soient ses liens avec la culture chinoise, la société taiwanaise en tant qu'objet d'étude « est, rappelle Frank Muyard, une société indiscutablement différente de la société chinoise » ⁶ : mieux vaut en prendre acte, au bénéfice des chances de mieux comprendre la réalité. Et réaliser que, selon les sujets abordés, on peut, on doit, on peut ne pas, ou on n'a pas à prendre en considération la Chine, sa culture, son

⁵ Par ailleurs, précisons ici que sur des périodes telles que 1624-1661, ou 1895-1945, les archives disponibles sont essentiellement non-chinoises, c'est-à-dire hollandaises, espagnoles et japonaises.

⁶ Dans une discussion entre nous à l'antenne de Taipei du Centre d'études français sur la Chine contemporaine en juillet 2008.

influence et le passé des relations entre les deux rives du détroit.

Cette déconstruction de l'idée de « Taiwan, île chinoise » nous appelle à éviter de nier que différents types de liens existent entre études chinoises et études taiwanaises, ou au contraire de ne voir dans la société taiwanaise qu'une version locale de la Grande Chine, appréciation méprisante, mais surtout inexacte. En conséquence, il faut se garder d'opposer deux visions de la taiwanologie, comme simple branche de la sinologie, ou au contraire comme discipline à part sans lien avec cette dernière. On peut ici rendre hommage à l'intention manifestée par l'argumentaire de ces Assises de la sinologie de susciter de la part de notre communauté de spécialistes une réponse informée et dépassionnée à ces questions, qui se posent d'autant plus qu'un certain nombre d'entre nous, spécialistes de Taiwan, venons directement des études chinoises, voire les poursuivons en parallèle (Jean-Pierre Cabestan, Yoann Goudin ou moi-même). Il serait à mes yeux préférable de ne pas élever discursivement les études taiwanaises au rang de taiwanologie si c'est pour en faire un objet réifié oubliant toutes ses dettes et tout ce qu'elle peut apporter à d'autres disciplines. J'ai indiqué plus haut que Taiwan est un « laboratoire d'identités »⁷ ; Fiorella Allio sur ce point rappelle qu'il s'agit même d'un « laboratoire pour les sciences sociales »⁸. Ainsi l'existence de liens même forts ne signifie pas subordination ou inclusion ; postuler l'existence d'une discipline propre ne signifie pas nier l'existence de tels liens.

La liminalité géopolitique et discursive de Taiwan

À bien des égards, ces deux débats – ontologie d'une taiwanologie, dialogue entre les deux disciplines – sont un reflet de la réalité des relations entre les deux sociétés et les deux États en compétition, quoique infiniment plus apaisée. Au-delà des différences de degré entre le champ académique et le terrain géopolitique, il est intéressant de révéler ce qu'il peut y avoir de paradigmatique dans le parallèle à faire entre ces dimensions épistémologiques.

⁷ Voir Stéphane Corcuff, "Taiwan, a laboratory of identities", in S. Corcuff (ed.), *Memories of the Future. National Identity issues and the Search for a New Taiwan*, Armonk: M. E. Sharpe, 2002, p. XI-XXIV.

⁸ Texte de fondation du Groupe français de Recherche n°2991 du CNRS, le « GDR Taiwan », en 2005.

logique (les débats entre chercheurs) et polémologique (la géopolitique sur le terrain). La notion de liminalité taiwanaise nous paraît un outil efficace de compréhension de ce qu'est Taiwan en tant qu'enjeu historique et politique.

Limen désigne en latin le seuil, la marche, et par extension, le commencement. Le concept de liminalité est souvent associé à l'anthropologue Victor Turner (« Betwixt and Between », in *The Forest of Symbols*, 1967) qui l'emprunte en fait à Arnold van Gennep (*Les rites de passages*, 1909) qui désigne par là une situation d'entre-deux : quand on n'est plus tout à fait cela mais pas encore totalement ceci, à l'extrême fin de l'adolescence juste avant l'âge adulte, à la fin de sa vie active juste avant sa retraite, et que sont accomplis des rites – initiations adolescentes, pot de départ, funérailles – qui accompagnent ou matérialisent symboliquement le passage.

Au-delà de ce sens anthropologique qui caractérise un déroulement très signifiant du temps, l'idée de liminalité peut être reprise sur un plan géographique et géopolitique, cette fois au sujet de perceptions et de discours nés d'une position géographique marginale de Taiwan – marginale au moins *dans le regard de* (puisqu'il est entendu qu'on peut faire des cartes représentant le monde depuis Taiwan, et l'on s'y est en effet amusé à Taiwan dans les années 2000). Vue depuis le continent, l'île apparaît à raison comme à la marge de l'Empire et de son histoire. Mais cette marge peut être un seuil : celui par lequel on sort ou par lequel on entre. L'histoire de Taiwan peut ainsi être lue en croisant géopolitique, histoire culturelle et étude des représentations ; ce qui est irrémédiablement une île face à un continent produit alors une richesse analysable par le chercheur en termes multiples : hybridation culturelle (des formes locales d'opéra ou de musiques, par exemple), invention de formes politiques (qui sait, par exemple, que le mot moderne *zongtong* 總統 – président – fut inventé en avril 1895 à Taiwan ?), conservation d'un savoir ancien sur la Chine (par exemple, aux pires heures où le patrimoine chinois était attaqué en Chine communiste)⁹, mais aussi recul critique (parfois engagé idéologiquement, mais

⁹ Et chacun sait qu'à l'époque où la Chine étant fermée, Taiwan était vue, notamment par les Américains, comme une sorte de petite Chine en réduction, où deux générations au moins d'anthropologues et de sociologues ont appris le chinois, et fait du terrain « en Chine », sans, pour la plupart, réaliser qu'ils

aussi universitaire, informé et libre, et ce dernier est bien plus important aujourd'hui) sur ce qui se passe en Chine.

À tant d'égards, c'est, durant quatre siècles, cette distance très particulière qu'est le détroit de Taiwan, suffisamment réduite pour que Taiwan soit un conservatoire, et suffisamment grande pour que Taiwan soit un laboratoire, qui a fait de l'île un seuil à observer, pour voir ce qui sort de Chine (au sens symbolique, et pas seulement physique : ce qui sort de la culture chinoise *ex-posée*), comme ce qui peut y entrer (comme idée, comme concept) ou s'y référer (ce que la liminalité taiwanaise produit à Taiwan comme discours sur le centre dont l'île est la marge). On peut, ainsi, revenir maintenant aux débats mentionnés plus haut – le débat épistémologique qui concerne les chercheurs et le débat géopolitique où s'impliquent les acteurs –. Si, dans notre univers relativement pacifié des études académiques, nous pouvons envisager ce que cet interstitiel fécond qu'est le détroit de Formose peut apporter à Taiwan et à la Chine, il n'est pas interdit de rêver qu'un jour l'on saura dépasser sur le terrain les clivages politiques pour réfléchir, d'un côté et de l'autre, en termes de fécondation mutuelle plutôt que d'appropriation territoriale. La réflexion sur ce point a déjà quelques décennies d'avance à Taiwan par rapport à la Chine. Certes, on pourrait objecter à cette considération que l'objet, pour nous universitaires, ne serait pas là, et qu'il conviendrait de se cantonner à l'analyse académique. Mais ce n'est pas si sûr : ce concept de liminalité de Taiwan que je tire de l'analyse proprement géopolitique peut bien féconder notre réflexion sur l'ontologie des études taiwanaises et l'espace à leur trouver.

Le détour taiwanais

La situation de liminalité de l'île, à la fois géopolitique et discursive, nous introduit à l'idée que l'étude de Taiwan est par essence plurielle. En effet, certains de nos sujets d'étude sont primordialement concernés par la réalité taiwanaise et, dans ce cas, l'étude de Taiwan est insulo-centrée¹⁰. Mais

n'étaient pas vraiment en Chine...

¹⁰ En tous cas, en partie au moins, car le référent de l'échelon régional asiatique et de l'échelon global ont souvent tôt fait de s'inviter dans la problématique

d'autres sujets, et qui nous concernent tout aussi légitimement *en tant que spécialistes de Taiwan*, apportent des éléments d'analyse intéressants pour la compréhension de la Chine elle-même. Gilles Guiheux, en réaction au brouillon de ce texte, m'écrivait : « Taiwan, en tant qu'espace liminal et lieu d'hybridation, nous aide à déconstruire des catégories pensées jusque-là comme essentielles ».

Fait-on des études chinoises pour autant ? Peut-être. Nulle ambition cependant de faire ce qui est le quotidien des sinologues, encore moins de se substituer à eux. Une telle inquiétude, en effet, semble courir à l'occasion, quand est évoquée l'idée qu'*un détour taiwanais* est utile, voire nécessaire, pour comprendre certaines réalités chinoises. Nous serions des spécialistes de Taiwan, point. « Que l'on ne vienne pas nous dire qu'ils sont sinologues » est un propos déjà entendu chez nos compatriotes, notamment à Pékin. La réalité est en fait nuancée. L'objet d'étude n'est pas le même : il s'agit ici de voir ce que Taiwan révèle de la Chine, notamment dans la façon dont la Chine se positionne sur Taiwan. Et le détour par la périphérie s'avère utile pour le comprendre, tout autant que l'analyse « centro-centrée ». Mais au fond, peu importe, tant il est vrai que même une île n'est jamais isolée, et qu'à ce titre, dans une approche globale et interconnectée qui fait se rapprocher des disciplines comme l'histoire et la géopolitique, les questions traitées ne peuvent plus l'être sans lien les unes avec les autres, indépendamment des différents angles révélés par chaque réglage de lentille, par chaque changement de champ. C'est un point essentiel que cette vision de ce que peut apporter le terrain taiwanais à la connaissance de la Chine, aux côtés de l'intérêt d'étudier Taiwan en propre : nulle concurrence avec la sinologie continentale, nulle négation de la légitimité d'une telle approche au sein des études taiwanaises, une totale inscription dans l'étude de ce que Taiwan produit comme discours intéressant.

Quand Jean-Pierre Cabestan et Benoît Vermander étudient le rapport complexe de Taiwan à la Chine depuis 1949, leur ouvrage est intitulé *La Chine en quête de ses frontières* et sous titré *La confrontation Chine-Taiwan* (2005). Au-delà d'une probable considération éditoriale ¹¹, le titre révèle bien ce que l'étude de Taiwan peut révéler au sujet de la taiwanaise, quand bien même on « évacuerait » le référent chinois.

¹¹ Jean-Pierre Cabestan m'a confirmé que le titre, qui attire le regard en mentionnant la Chine, avait en effet été choisi par l'éditeur, les Presses de Sciences-Po.

Chine alors même que l'ouvrage porte essentiellement sur Taiwan. Quand, pour ma part, dans l'étude de l'histoire de Taiwan, j'ai choisi de travailler sur la construction des regards chinois sur l'objet « Taiwan » à travers le temps, c'est parce que les contradictions, la pluralité, les différentes phases historiques, productrices de ruptures mais aussi de constantes, par lesquelles se construisent ces regards révèlent en fait moins de la réalité alors observée sur place par la Chine que de la projection sur Taiwan par la Chine d'une identité continentale, ancestrale, culturellement riche, et bien sûr chinoise. Le travail de Chantal Zheng sur le traitement discursif des Aborigènes taiwanais dans les archives chinoises procédait déjà de la même question avec beaucoup de brio (*Les Austronésiens de Taiwan à travers les sources chinoises*, 1994) : la liminalité taiwanaise est un révélateur d'identité chinoise. Et les travaux sur la géopolitique du détroit depuis 1949 touchent tout autant à ce que la Chine révèle d'elle-même et de sa vision de son identité dans la façon dont elle appréhende la question de Taiwan et dont elle postule discursivement le statut juridique, fût-ce en sérieusement revisitant le droit international pour légitimer un discours politique particulier.

Inévitablement, si les études taiwanaises sont ainsi, par ricochet, un révélateur d'un peu de « Chine », nous aurions tort de ne pas inclure cette dimension dans les contours d'une taiwanologie. Car, et même si c'est à son détriment, l'île de Taiwan est régulièrement placée par l'histoire, par la géographie, et par la politique dans une position créatrice de crise pour la Chine. L'une des richesses de l'île, pour nous chercheurs, et malheureusement pour les populations des deux rives, est d'être un sujet qui « fait mal » à la Chine – sans doute d'ailleurs une « peine auto-infligée » comme dit l'anglais –. Et comme tous les sujets qui font mal, ils sont des révélateurs, et méritent à ce titre l'attention : parce que la Chine s'y exprime sur elle-même, et parce que Taiwan s'exprime sur cet autre chinois que seule cette altérité/proximité toute particulière peut produire. Depuis le xvii^e siècle, la destinée géopolitique de Taiwan est ainsi sans commune mesure avec son étendue géographique, mais en parfaite cohérence avec sa position de seuil maritime d'empire, que l'on ne peut embrasser pleinement sans une bonne connaissance de l'histoire de la Chine. Même s'il ne faudrait pas oublier toutes les apparitions de Taiwan dans l'histoire et les archives du Japon, ce que nous avons tendance à faire, par formation sinologique, ni oublier que la naissance de

Taiwan comme objet géopolitique au xvii^e siècle (notre travail actuel) se fait dans un contexte régional voire global (avec comme premiers acteurs les Hollandais et les Espagnols) dans lequel la Chine ne joue qu'un rôle secondaire et tardif (voir par exemple Tonio Andrade, *How Taiwan Became Chinese. Dutch, Spanish and Han Colonization in the Seventeenth Century*, 2008 ; José Eugenio Borao Mateo, *The Spanish Experience in Taiwan 1626-1642*, 2009¹²).

Désimpérialiser le discours sur Taiwan

Dans ce va-et-vient entre deux dimensions des études taiwanaises, après avoir indiqué ce que cette position de liminalité révèle sur le centre, il convient aussi de rappeler que cet effet de seuil signifie aussi éloignement, libération, distanciation et expérimentation. J'ai indiqué la double identité taiwanaise de conservatoire/laboratoire. Les deux sont extrêmement liés : le laboratoire n'est possible que parce que c'est déjà un conservatoire, qui donne les éléments sur lesquels conduire l'expérience. Réciproquement, Taiwan n'aurait pu protéger ce patrimoine et devenir un conservatoire si elle n'avait été distante et distincte¹³. D'ailleurs, et c'est à proprement parler un paradoxe, le laboratoire identitaire taiwanais était déjà une réalité sous le régime de... Chiang Kai-shek, qui, s'il visait officiellement à faire de Taiwan le sanctuaire de la culture chinoise traditionnelle, créait en fait une identité chinoise en partie nouvelle, composite, modernisée et politisée. Aussi convient-il d'insister également sur ce qu'apporte, en termes de distanciation et de spécification identitaire, la position géographique, historique et politique particulière de Taiwan.

¹² Voir nos comptes-rendus de lecture du premier dans *Études chinoises*, 2009-XXVIII, p. 300-303 et du second à paraître dans *Études chinoises*, 2010-XXIX.

¹³ Car elle aurait alors suivi les mêmes processus politiques, sociaux ou culturels qui ont pu conduire la Chine à attaquer, il fut un temps, sa culture traditionnelle, ou, plus récemment, à en faire parfois un instrument assez factice au service de la promotion de son image. Taiwan n'échappe pas à la recreation superficielle, à la gadgetisation de la culture, à l'hyper commercialisation de tout. Mais il est indéniable que demeure à Taiwan, en dépit des alternances politiques, une tradition sociétale très ancrée de préservation, d'étude, de mise en valeur, d'exploitation du patrimoine matériel et immatériel chinois traditionnel.

La société humaine qui vit dans l'île, on l'a dit, est peut-être en partie sous l'ombre politique de la Chine, mais tout le sens du travail de nombreux spécialistes, souvent anthropologues ou croisant anthropologie, sciences politiques et études culturelles, est de montrer la vitalité de la vie locale, l'émergence des identités taiwanaises multiples, sans nécessairement un lien avec la Chine. Ces dynamiques identitaires se vivent parfois sur plusieurs niveaux de contextes à la fois, du local au global – c'était d'ailleurs l'un des thèmes fondateurs du groupement français de recherches sur Taiwan établi par le CNRS en 2005 – : nous trouvons tour à tour la *localité*, l'île comme *nation* ou comme *province* chinoise, le monde sinisé, la *région* asiatique, et enfin le *monde* globalisé, avec lequel Taiwan entretient des relations nourries dans de nombreux domaines (scientifique, culturel, académique, transports, communications...).

Ce monde globalisé dans lequel Taiwan s'insère si bien aujourd'hui – à la notable exception de sa reconnaissance politique et internationale – est en voie de constitution depuis les premières étapes de la mondialisation inaugurées par les grandes explorations maritimes du monde par la Chine (début des Ming) puis l'Europe (peu après). Mais alors que la Chine des Ming avait mit fin dès le règne de Xuande 宣德 (*r.* 1425-1435) aux explorations de Zheng He 鄭和 (1371-1433) près de deux cents ans avant, Taiwan s'est trouvée propulsée dans cette mondialisation en train de se faire dès les *xvi*^e et *xvii*^e siècles entre l'Europe, le Nouveau Monde et l'Asie orientale. L'île se trouve à la croisée des empires chinois et japonais qui alors s'en désintéressent, mais attire Portugais, Hollandais et Espagnols, conduisant ces deux derniers à s'y implanter au *xvii*^e siècle. Les Hollandais feront de Taiwan une formidable machine économique pour la Vereenigde Oostindische Compagnie, au centre de leur empire d'Asie de l'Est, tandis que les Espagnols intégreront Taiwan dans un réseau qui lie Manille, Acapulco et le commerce avec la Chine et le Japon. Avant même leur arrivée, l'empire des pirates chinois et japonais qui était en voie d'intégration dans les années vingt du *xvii*^e siècle dans le détroit de Taiwan avait déjà commencé à faire de l'île, alors non revendiquée, un excellent point de passage, un abri pratique et caché, un entrepôt où l'on pratiquait déjà le transbordement au sein d'un réseau de comptoirs développés sur la façade maritime du continent asiatique : une Caraïbe asiatique en miniature, au centre géographique de ce qui allait devenir, selon l'expression de François Gipouloux, la « méditerranée

née asiatique ». C'est la fermeture de la Chine qui l'a permis, entre autres facteurs, même si cette période coïncide avec un certain relâchement de la politique chinoise d'interdiction maritime (*haijin* 海禁). L'histoire globale conduit ainsi à reconnecter Taiwan au monde, et pas seulement à la Chine. Il est important de passer par cette histoire-là de Taiwan, qu'on perçoit comme une histoire simplement chinoise, pour montrer que, depuis la nuit des temps, les peuples qui ont vécu ou sont passés par Taiwan, ont été connectés au monde : depuis les Aborigènes qui ont essaimé de Madagascar à l'île de Pâques, jusqu'aux Taiwanais de la diaspora et aux entrepreneurs globalisés d'aujourd'hui. La Chine a toute sa place dans cette histoire, mais elle n'y a que sa place : elle est un référent important, et même fondamental, mais elle n'est pas le seul référent, et tout, à Taiwan, ne s'organise pas en association avec, ou en répulsion face à cet héritage chinois.

Aussi, une élémentaire précaution méthodologique dans le discours sur Taiwan serait de désimpérialiser ce regard, voire même de le désiniser : non pas par revendication idéologique ou politique – on nous en a vite fait le procès alors que notre objet n'est pas du tout là – mais par volonté de déconstruction des acquis qui peuvent conditionner notre approche.

Le terme « désiniser » (*qu Zhongguo hua* 去中國化) fut en usage à Taiwan dans les années 2000, quand le camp dit bleu, opposé à la politique culturelle des indépendantistes au pouvoir entre 2000 et 2008, accusait ce camp dit vert de vouloir désiniser Taiwan, non sans quelque fondement (Chang Bi-yu), mais avec une bonne dose d'exagération et de manipulation, que tous les chercheurs n'ont pourtant pas vu. Il ne s'agit pas ici de retirer la Chine de l'analyse de Taiwan, évidemment, mais de prendre conscience que notre vision de Formose est inévitablement influencée par la façon dont la Chine nous a transmis ses sources et son historiographie. N'aurions nous pas, nous sinologues et sinologues/taiwanologues, diplomates, journalistes... des réflexes en lisant l'histoire de Taiwan, qui seraient à notre insu guidés par une certaine identification à l'objet de notre étude, la Chine ? Ne risquons-nous pas de voir Taiwan comme le voient les Chinois, à savoir comme un appendice, peut-être important, sans doute digne d'étude, mais comme un appendice tout de même, de la grande Chine ? « Mais pourquoi étudiez-vous Taiwan ? Cela n'a aucun intérêt en soi. Taiwan n'est qu'un cas d'étude local de la Chine » nous demandait un

jour, à notre collègue britannique Dafydd Fell et à moi-même, son épouse taiwanaise d'origine continentale. Telle est l'idée par défaut qui habite bon nombre de réflexions sur Taiwan, et pas seulement chez les continentaux de Taiwan, constat que nombre de spécialistes de Taiwan ont eu l'occasion de faire. Désiniser notre regard sur l'île reviendrait donc à laisser à la Chine ce qui lui revient : un certain regard, qui lui est propre, qui en soi est légitime, et qui nous informe énormément ; mais qui est culturellement façonné, et, parfois, fabriqué.

Alors, désiniser ou désimpérialiser ? Si désiniser serait ôter de notre regard ce qui est de l'ordre du conditionnement culturel chinois qui nous imprègne, désimpérialiser conduirait à recentrer notre questionnement méthodologique sur la dimension géopolitique de notre objet (la construction des regards chinois sur Taiwan, l'apparition de constantes dans les relations géopolitiques dans le détroit, l'importance de la psychologie dans la géopolitique). Il s'agit ici de comprendre en quoi le regard d'un empire continental et glorieux sur une île intégrée tardivement et longtemps regardée avec mépris est lui aussi producteur, à notre insu, d'un probable conditionnement géographique – une sorte de complexe continental –, auquel il nous faut aussi échapper. Il y a là quelque chose qui participe indubitablement de la démarche des études subalternes et de l'approche dite post-coloniale.

Les études taiwanaises en France

Les grands thèmes des recherches conduites en France indiquent toute la richesse des approches possibles et permettent de comprendre le sentiment qui, me semble-t-il, parcourt la communauté des spécialistes, y compris de ceux qui ont une double formation de sinologues et de spécialistes de Taiwan : que la société taiwanaise, forte de son héritage, est néanmoins une société particulière, digne d'étude en soi.

Il est difficile de faire le point ici des programmes de recherche conduits tant ils sont nombreux et chevauchent des disciplines variées. On peut néanmoins tenter de rappeler les grands thèmes traités par les uns et les autres, qui ont donné lieu à des publications conséquentes. On peut commencer de façon chronologique, ce qui nous conduirait à citer les générations et les noms, plutôt que les travaux. Il y a, tout d'abord, deux générations : les précurseurs isolés, puis une première génération nourrie. Dès 1972, Valé-

rie Arnaud commence à travailler sur Taiwan, puis Josiane Cauquelin et Chantal Zheng, au début des années quatre-vingt, suivies de près par Françoise Mengin, Fiorella Allio et Jean-Pierre Cabestan.

Puis, au tout début des années quatre-vingt-dix, une nouvelle génération se met au travail : celle de Gilles Guiheux, Samia Ferhat et moi-même. C'est dans cette troisième génération qu'ont émergé, du début à la fin des années quatre-vingt-dix, les mémoires de master, les thèses et les premiers articles de Sandrine Marchand, Philippe Chevalérias, Frank Muyard, Elisabeth Zeitoun, Esther Lin-Rosolato et Serge Dreyer.

Puis vient une quatrième génération, celle des thèses les plus récentes : Tanguy Lepasant, Mathieu Duchâtel, Damien Morier-Genoud et combien d'autres, sans compter les nombreux Taiwanais qui, par leur présence en France, à Paris, Lyon ou Aix-Marseille, ont irrigué notre connaissance de Taiwan par de remarquables travaux écrits, de surcroît, en français – je pense par exemple aux thèses de Liu Ming-feng, Chen Jui-hua, Liu Pi-chen, Huang Min-yuan, Chiang Chen-yin, Chen Tsung-ming, Lee Wei-I, Lin En-wei, Hsu Li-ling, Lee Wai-ting... à quoi il faudrait ajouter les thèses en cours, de Taiwanais comme de Français.

Et la génération suivante se prépare, si l'on considère le nombre d'étudiants prometteurs que nous formons aujourd'hui. N'oublions pas non plus ceux qui consacrent une partie de leur temps à Taiwan, à côté d'une étude de la Chine : Paola Calanca, Yoann Goudin, Corrado Neri, Marie Laureillard, Gregory Lee, Angel Pino, Isabelle Rabut et Olivier Arifon. Enfin, rappelons tout le travail qui est fait sur Taiwan également hors des sciences sociales, et notamment dans les sciences de la terre et les sciences naturelles¹⁴.

Des thèmes aussi éloignés les uns des autres que la mémoire et l'oubli, la localité et la globalisation, l'État et la société face à la mondialisation ont été fédérés au sein du GDR Taiwan du CNRS et ont été le fil rouge de ses axes de recherches de 2005 à 2009. Au-delà du GDR et en son sein, une infinité de sujets sont étudiés en français sur Taiwan : les langues austronésiennes, les instruments de musiques aborigènes, le statut

¹⁴ Travaux dont la liste a été dressée par Jérôme Soldani à l'occasion d'une journée d'études consacrée aux études taiwanaises en France co-organisée à l'Academia Sinica, à Taipei, le 3 décembre 2009, avec l'Institut d'histoire de Taiwan et la fondation Lin Ben-yuan.

international de Taiwan, la diplomatie taiwanaise, la littérature des voyageurs au XIX^e siècle, la tectonique des plaques et la sismologie, le baseball, la littérature en langue *minnan* 閩南, la littérature des *juancun* 眷村, les politiques culturelles, les continentaux de Taiwan, le recyclage des déchets par des organisations caritatives bouddhiques, la toponymie épitaphique et ses spécificités selon les groupes ethniques, les pèlerinages religieux, la corruption locale et les modes de fonctionnements politico-identitaires de la localité, les mémoires nationales et locales édifiées dans les musées, le travail de nombreux écrivains, la sédimentation dans les rivières, la médecine traditionnelle ... Autant de thèmes qui ont déjà donné lieu à une production désormais considérable quand, voici vingt ans, on ne comptait pas même dix ouvrages universitaires en français sur Taiwan. Par-delà cette variété, on peut raisonnablement considérer que tous ces thèmes, du moins dans les sciences humaines et sociales, traitent, dans une certaine cohérence d'ensemble, le foisonnement des identités multiples de Taiwan, entre les deux pôles évoqués ci-dessus : celui du conservatoire et celui du laboratoire.

Une spécificité française ?

Il existe peut-être une spécificité française dans les études taiwanaises, et ce point mérite un examen rigoureux. Si spécificité il y a, elle n'est sans doute pas dans la multiplicité des approches, ni dans le nombre des spécialistes. Même engagés activement comme nous le sommes, pour un certain nombre d'entre nous, dans le réseau des spécialistes européens regroupés notamment autour de l'Association européenne d'études taiwanaises (<http://eats-taiwan.eu>), qui organise un congrès annuel depuis 2004, il reste difficile de savoir précisément si, dans nos grands pays partenaires de la taiwanologie européenne, à savoir les Pays-Bas, la Belgique, l'Allemagne et l'Angleterre, le nombre de spécialistes est aussi grand et la variété des approches aussi étonnante, mais on peut le penser.

Quant aux enjeux de notre étude, ils sont les mêmes à double titre : nous étudions les mêmes phénomènes, et devons défendre une même idée : la légitimité de notre champ, ce qui n'est pas toujours acquis, même aujourd'hui, quoi que les choses changent peu à peu.

Reste alors la dimension institutionnelle. Par sa tradition centralisatrice, qu'aucun de nos pays partenaires dans la taiwanologie européenne ne partage à ce point, notre pays a pu monter, grâce au soutien du CNRS

au projet proposé en 2005 par Fiorella Allio, un réseau de chercheurs et de doctorants d'ampleur nationale, pour quatre années, sous la forme d'un groupement de recherche, le GDR 2991. Bien que n'ayant pu rassembler la totalité des spécialistes, le GDR a fédéré la plus grande partie de l'activité de recherche sur Taiwan en France. En octobre 2010 a été fondée une Association francophone d'études taiwanaises¹⁵. Or, à ce jour, aucun autre pays européen ne compte, me semble-t-il, d'association nationale d'études taiwanaises.

Les études taiwanaises s'enrichissent de plusieurs manières : la recherche, la publication, mais aussi l'enseignement en second cycle, prélude à l'intérêt des étudiants en formation doctorale, ces deux derniers éléments étant aussi essentiels que les deux premiers à l'édification d'une taiwanologie. Il faudrait revenir, avant de conclure, sur ce qu'implique, dans nos institutions d'enseignement supérieur, l'inscription d'un cours sur Taiwan intitulé « Taiwan » au curriculum d'un établissement, jusqu'à être validé non seulement par les collègues des départements, non seulement par les conseils scientifiques des établissements, mais enfin par l'habilitation ministérielle officielle. J'ai sur ce point un peu d'expérience, avec quelques (trop rares) collègues, et la difficulté de pérenniser des cours sur Taiwan reste préoccupante, mais évolue de façon positive. À Lyon (ENS/IEP/IAO), à Paris (INALCO), à Aix (université d'Aix-Marseille), et bientôt à Lille (université de Lille III) se sont ouverts ces dernières années des enseignements portant entièrement sur Taiwan, habilités par le ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche ; la taiwanologie est peut-être déjà une réalité en termes de curriculum.

Dernière et non des moindres spécificités de notre organisation, l'antenne à Taipei du Centre d'études français sur la Chine contemporaine (CEFC). Sa création en 1994 ne tint qu'à un fil – diplomatique. Jean-Pierre Cabestan, qui en demandait instamment la création – il était alors en mobilité au Centre d'études sinologiques de la Bibliothèque nationale de Taiwan – s'était heurté à plusieurs reprises à une fin de non-recevoir du ministère des Affaires étrangères – nous étions, en effet, l'année du Communiqué conjoint Paris-Pékin. Mais l'Institut français de Taipei (IFT),

¹⁵ À l'initiative de Yoann Goudin et Jérôme Soldani. L'Association française d'études taiwanaises fondée en 2004 s'est dissoute lors de la fondation de cette nouvelle association.

qui soutenait cette initiative par la personne son directeur d'alors, Jean-Paul Réau, acquis à l'idée de développer un nouveau regard sur Taiwan, prit son ministère en tenaille lorsque celui-ci me nomma coopérant au CEFC non pas à Hong Kong, mais, comme Michel Bonnin et moi-même le demandions, à Taiwan. Un télégramme de réponse fut alors envoyé à Paris au mois d'août par l'IFT, expliquant directement qu'il était inenvisageable d'envoyer à Taipei un doctorant en sciences politiques étudier la politique taiwanaise « sans encadrement scientifique » : l'IFT parlait le langage de son ministère, face à la sensibilité de la question taiwanaise. Ainsi Jean-Paul Réau et Jean-Pierre Cabestan purent créer une antenne à Taipei, solution que le CEFC lui-même n'avait pas envisagée au début, quand ma présence sur place devait être celle d'un simple chercheur correspondant de la revue *Perspectives chinoises*. L'antenne, créée peu après mon arrivée, fut alors dirigée par Jean-Pierre Cabestan. Les conditions de sa création, par ce coup de poker, ont pesé longtemps sur ses destinées, et, à plusieurs reprises, son existence même a été mise en question. Aussi, ce texte est l'occasion de rappeler l'importance considérable, pour nous tous, de cette structure dont aucun autre pays européen ne dispose à Taiwan, et que nous souhaitons voir durer. Et ses quatre directeurs depuis 1994 – Jean-Pierre Cabestan, Fiorella Allio, Frank Muyard et Paul Jobin – ont accompagné de manière unique le développement de la taiwanologie française, par l'hébergement de chercheurs et de doctorants, la sollicitation d'articles et la réalisation de numéros spéciaux pour *Perspectives chinoises*, l'organisation de colloques et de séminaires, et la compilation d'un fonds documentaire que Jean-Pierre Cabestan et moi avons initié en 1994, et parvenu aujourd'hui à plus de deux mille ouvrages, sans compter les actes de colloques et les articles de revues académiques. S'il est une spécificité française de la taiwanologie, c'est peut-être son degré déjà unique en Europe, voire dans le monde, d'institutionnalisation durant ces dernières années.

Ce qui explique peut-être le travail déjà entamé de synthèse du champ dans notre pays, que cette communication tente de nourrir. La fondation du GDR Taiwan par Fiorella Allio et la dynamique du groupe créé a donné lieu à de nombreux échanges entre les membres fondateurs pour évaluer les contours du champ, trouver des directions de recherches pertinentes, organiser des états des lieux réguliers des recherches en cours,

encourager l'expression des doctorants, construire des concepts tels que le laboratoire pour les sciences sociales, l'expression identitaire entre globalisation et localité, ou encore, comme dans cette communication, l'ontologie de notre discipline. On peut se demander, avec Gilles Guiheux, s'il n'y a pas déjà sur les études taiwanaises l'effet d'« une certaine tradition intellectuelle de synthèse, par opposition aux multiples monographies anglo-saxonnes » ?

Chantal Zheng le rappelle : on a insisté pendant des années sur la spécificité des études taiwanaises d'une manière que justifiaient sans doute les incompréhensions que le développement initial de cette discipline a rencontrées, la particularité de la société taiwanaise, l'opposition de la Chine à l'existence diplomatique de Taiwan, mais aussi, il faut bien l'avouer, le charme indicible de cette île et ses habitants ¹⁶. Même feu le Père Claude Larre, des Missions étrangères de Paris, qui n'était pourtant pas enclin à voir dans Taiwan une nation particulière, se laissa séduire et écrivit : « Taiwan est à la Chine ce que la Corse est à la France : un joyau posé sur la mer, avec le charme et les problèmes de l'insularité. Tout Chinois bien né sait qu'il n'y a qu'une seule Chine, et que Taiwan en fait partie » ¹⁷.

Il est inutile d'insister sur les débats que sa conclusion, gentiment polémique, quoiqu'un peu méprisante pour les Taiwanais croyant à leur identité insulaire, pourrait provoquer chez nous sur le plan épistémologique, voire politique. En disant cela, c'est peut-être à la restitution d'une certaine dimension affective dans notre intérêt pour notre objet d'étude que je procède. Le point souligné par Chantal Zheng, et qui ne ferait peut-être pas l'unanimité chez tous nos collègues, est que certains ont pu trop défendre Taiwan comme entité autonome, en partie par une bien légitime exaspération face à la négation de notre légitimité, et face à l'irrédentisme de la Chine. Il convient aujourd'hui, ajoute-t-elle, de replacer Taiwan dans son contexte global. Il semble bien qu'aucun d'entre nous ne s'y oppose fondamentalement, et peut-être même au contraire. Cette réflexion participe, on l'aura

¹⁶ Échange de courriels d'octobre 2009.

¹⁷ Je cite de mémoire une vieille édition du *Guide bleu* sur la Chine, dénichée dans la bibliothèque de l'Institut français de Taipei en 1994. Qu'on me pardonne si la citation est inexacte.

compris, du double questionnement sur les contours de la taiwanologie et de ses rapports aux études chinoises. Il me semble, aussi, que la taiwanologie, dans sa pluralité, est bien en train de trouver sa place.